

# Feuilles de route

Tout commence un soir (vers 22h, m'a dit un jour mon père) par un événement généralement associé à la joie, mais dont les intéressés se souviennent extrêmement rarement : leur naissance ! Pour ma part, si on me laissait le choix, je ne suis pas sûr que je remettrais ça.

Qu'on ne se méprenne pas : je venais après la guerre, j'étais un enfant désiré, choyé, pourvu de bons parents aimants et attentionnés, pas riches, mais pas pauvres, deux instituteurs qui m'ont appris l'amour du bon français.

J'avais donc tout pour être heureux (même mon frère, plus âgé, n'était plus à la maison). Eh bien, je me suis acharné à me saccager l'enfance, et à en faire un long et noir corridor vers lequel je ne puis me retourner encore aujourd'hui sans effroi. Toutes les peurs y sont passées : la peur du noir, bien sûr, la peur des maladies (j'ai tout eu, même la rage et la peste), la peur de respirer, la peur du sommeil, la peur de déglutir, la peur de déféquer, la peur (ou l'envie) de me réveiller dans une autre peau, la peur d'avoir peur...

Ca augure mal de la suite...

J'ai essayé de temps à autre de « sauver » tout ça dans quelques textes. Comme toute écriture, ça fait du bien sur le moment, ça n'efface rien.

## **(Roulement de tambour – ou de violon)**

### **Premier chapitre : Enfance et souvenirs :**

*Tu t'en vas, tu t'en vas... La voiture fuit de colline en colline. Tu as retrouvé les lieux de l'enfance, et c'est un plaisir de pouvoir à nouveau s'en échapper. Toutes ces années qui auraient presque goût de nostalgie ! Ces paysages qui finiraient par faire des regrets. As-tu oublié la dette à payer encore aujourd'hui ? Ces mots entassés comme des murs pour ne plus avoir à retourner la tête ? Ca ne sert à rien de fuir ce qui fut. Ca ne sert à rien de l'aimer.*

*Que j'accroche mes cordes au ciel et fasse de la balançoire entre les collines, dans le V si doux de la vallée que l'on dirait un U, ou plutôt une vasque, une larme évasée !... C'est là que je suis né, et il doit bien m'en rester quelque chose, outre le souvenir, l'envie de poser ma tête sur un sein, le goût des eaux dormantes. C'était un temps morbide et fou. L'enfance est douce bien*

*trop tard. Je détourne la tête du paysage. Plus de place dans ma mémoire...*

*Certaines choses quand même –  
surprennent. Que l'on ne voit plus – l'endroit où l'on n'est plus. Que l'on soit toujours soi. Qu'en fermant les paupières, on ne devienne pas – l'écureuil qui sautait, Tante Ada... Que l'on ne peut savoir – ce que voient ces corbeaux. Que l'on ait peu d'espoir – et tant de souvenirs...*

*Les ronces donnent des mûres. Les souvenirs donnent du sang. Couleur de sang, les mûres ne sont pas douces. Noires comme la mémoire, elles sont à point. Passer les doigts entre les souvenirs. Tumeur si tu te piques...*

*Je te hais. Comme le forçat sa chaîne, le chien son collier, le Jésus sa croix. Tu as brisé mes rêves, raccourci mes désirs. Je te tuerais si je n'en mourais pas. Et tu vas te plisser, t'avachir. Qu'au moins tu saches combien tout ce temps je t'ai haï. (Mon corps.)*

*J'ai tant aimé regarder s'enfuir les choses par la vitre arrière d'une automobile. Arbres tournant le dos, paysages surgissant, visages apparus et perdus dans le même instant. On partait – et j'avais l'impression de rester. L'automobile montait une côte – et il me semblait qu'elle la descendait... Je n'allais à la rencontre de personne. J'étais étonné d'arriver, surpris et triste de la*

*découverte... Aujourd'hui, j'ai appris à conduire et à faire semblant de regarder devant moi. Et, même quand maintenant je suis transporté, je n'ose plus tourner la tête vers la vitre arrière. Je parais faire partie du même véhicule que les autres passagers... Pourtant en moi s'est enfouie cette mauvaise manière de voyager. Qui n'est pas de regretter le passé. Mais de ne pas désirer savoir où l'on pourrait aller.*

.....

Bon, enfin, « quand on y est », autant regarder autour de soi ce monde étrange dans lequel on a été projeté. Il y a de l'eau, de l'air, du vent (désagréable, le vent), du ciel, des nuages, du soleil, de la lumière, des paysages, des animaux, des automobiles, des avions (agréable, les avions !) Et puis il y a les gens (« les autres » !). Pire que les murs, impossible de ne pas s'y cogner. Et jusqu'à la fin !  
Réglons-leur leur compte :

**(Roulement de tambour – ou de violon)  
Deuxième chapitre : Les autres :**

*Les gens ont sur la peau de petites aiguilles à pointe fine dont ils se servent pour faire mal. Parfois, les aiguilles sont montées à l'envers et plus on pique, plus on souffre. Il n'est pas rare que deux créatures pourvues de systèmes déficients s'affrontent en des combats désespérés. D'autres peaux ont des épines invisibles. Le contact est désirable, le toucher attirant. La mort vient sans qu'on s'en aperçoive, d'une caresse qu'on jure ne pas avoir donnée...*

*On dit que pour aimer les autres, il faut s'aimer... J'y pensais en remontant le boulevard R. par ce jeudi pluvieux. Mais il n'y avait pas de miroir. Et guère*

*de monde à aimer. Même les mouettes s'étaient mises à l'abri. La bise soufflait... Je descendis vers la plage et marchai jusqu'aux balises. Bientôt, la tempête fut si forte que je crus devenir le vent, le sable, l'océan. Tout. Rien du tout...*

*Le bulletin d'informations dit qu'une épidémie tue par milliers des gens dans un pays lointain. Devant ce bleu, ce ciel, peut-on y croire ? Ca nous gâche l'insouciance, comme un festin devant des mendiants. Mais qu'y changer ? Le monde est injuste, Dieu est mal fait... Envoyer un chèque. La radio passe à d'autres sujets. Il faut surmonter la douleur des autres. D'ailleurs, il n'y a pas de cadavres sur la plage. Juste un petit crabe éventré. Qui procure à un bataillon de fourmis une très agréable après-midi...*

*La dame de droite se met les seins à l'air. Son mari en bandera-t-il mieux ce soir ? Si c'est lui à côté, il a surtout l'œil fixé sur les jeunes baigneuses... « Catherine, tu nous tues la vie. Ta mère et moi, on a le droit d'avoir des vacances, non ? » C'est vrai qu'elle est chiant, Catherine. Mais tant de responsabilité à son âge !... Dans le ciel un avion passe, traînant CHEZ LECLERC LA VIE EST CLAIRE ... La plage est comme tous les lieux où il y a des humains : pathétique et cocasse. On hésite entre un sentiment d'apocalypse, et qu'est-ce qu'il y a ce soir à la télé?*

*Le malheur rend méchant. Comme un chien auquel on a retiré son os. Le malheur des autres fait du*

*bien... Je n'aurais pas cru en arriver là. J'ai la tête remplie de pus. Je prends mon sexe entre mes dents et m'engloutis dans la tristesse. Une pierre qui va geler...*

.....

Mais, parmi ces gens, parmi ces autres, il y a des personnes très particulières, malgré tout, qui sont très attirantes et très inquiétantes : celles du sexe opposé (si on est tout au moins de cette orientation-là). Le désir, l'amour, voilà qui est fort troublant, et qui vous transporte (ou vous emmerde) jusqu'à la mort.

### **(Roulement de tambour – ou de violon)**

### **Troisième chapitre : les filles, les femmes, le désir et l'amour**

*Les cuisses dans l'herbe appartiennent à deux jeunes filles allongées près de la clôture. Premiers soleils, premières cuisses de printemps. Elles me rappellent celles d'Adeline, dont je n'ai jamais osé savoir si elle m'aurait laissé un jour les caresser... Les deux jeunes filles n'ont rien à faire de mes frustrations. Ne levez pas la tête, je m'écarte. Poursuis mon chemin parmi les crocus, les boutons d'or, les campanules. Quel beau jour ! N'y manqueront ni le désir, ni le regret, ni la voluptueuse mélancolie des souvenirs enfouis...*

*Il y a de fort girondes personnes sur la plage. Avec laquelle aimerais-tu changer ta vie ? Se lasse-t-on d'un nez mutin, de longs mollets, de seins si ronds ? Tant de destins inexplorés, d'étoiles inabordées, de possibles inexploités ! Ose, mon cher. Mais ne regretterai-je pas demain ce chemin-ci, n'aurai-je pas envie après-demain de cette route-là ? Alors, contente-toi de regarder...*

*Elle avait les plus beaux seins de la plage. Puisqu'elle ne les montrait pas. Apparemment, rien n'y manquait. A moins qu'une sombre cicatrice... Mais elle semblait seulement confuse de ces ornements à son âme surajoutés. J'avais inventé une histoire où le personnage (« je » -- n'ai jamais su créer de caractères !) la désirait pour ses appas, avant de l'aimer pour son esprit... le jour même où elle se dénudait ! Récit absurde ; non poursuivi. L'important était toutes ces heures perdues sur le sable à la contempler. L'aborderais-je ?... Ce fut au moment où je me décidai qu'elle ne revint pas. La vie est un scénariste inconséquent. Seuls les rêves (ou les souvenirs) sont sans fin.*

*C'est une très jolie fille, Kate. Les hommes lèvent la queue sur son passage. Qu'est Kate ? Pas du tout ce qu'on en attend. Rêveuse, timide, mal dans son être (eh oui !), elle aime qu'on lui dise des poèmes. Peut-être un jour certains l'étendront-ils sur l'herbe. En serai-je plus heureux ?*

*A voir ses seins, on pouvait croire en Dieu. A les toucher, on avait une idée du Paradis. Poussait en moi l'arbre de la connaissance. Sa peau, son parfum : le pourquoi de notre existence sur la terre. Quand elle ouvrait ses jambes, j'y puisais la foi du charbonnier.*

*Au plus agréable de l'amour, nous sommes enchâssés l'un à l'autre, ne formant qu'un seul corps. Et pourtant nous n'avons jamais été plus séparés! Acte*

*étrange où l'on se donne et s'abandonne, où l'on se heurte et l'on se blesse. Ce désir est-il ce que nous désirions ?... Comme l'enfant oublie le ventre qui l'a fait naître, il ne reste rien de nous ce matin.*

*Où vais-je te mettre, ma belle ? Dans le vestibule, avec les chapeaux, pour que je te pose sur ma tête chaque fois que je sortirai ? Dans le jardin, avec les oiseaux, pour que je fasse croire que j'admire leur vol à la fenêtre ? Avec les pêches, dans le compotier, pour que tu surpasses leur beauté ?...J'ai trouvé, ma douce. Je vais te mettre derrière mes yeux. Je te retrouverai chaque fois que je rêverai...*

*Tu sais qu'après le cerisier il y a un sentier qui tourne à droite. Tu sais que sur la gauche il y a un mur, et que si on passe la tête au-dessus du mur, on voit des rangées de tomates et de dahlias. Tu sais que la maison a des yeux bleu foncé et qu'ils sont très peu souvent ouverts... Non, tu ne sais rien de tout cela. Tu le sais parce que c'est ce que je regarde en pensant à toi.*

*J'ai ouvert la fenêtre et retrouvé une matinée d'été.*

*J'ai posé le bol sur la table et, à travers l'anse de la cafetière, j'ai regardé le ciel.*

*J'ai réparé le loquet de la barrière, poussé la bicyclette dans la douceur de l'air.*

*J'ai appuyé de toutes mes forces sur les pédales. Dans l'air, un souffle que le mouvement de la bicyclette a déplacé...*

*Mon cœur battait. Une sueur perlait à mon front.*

*Un instant, je t'avais oubliée...*

.....

Avec tout ça, le temps passe. Le temps, l'ennemi éternel ! « La fuite du temps », vous connaissez un plombier qui répare ça ?

**(Roulement de tambour – ou de violon)  
Quatrième chapitre : Le Temps**

*Arrête-le. Tue-le. Ecrase-le à coups de talon... Ou construis un grand mur. Jusqu'au ciel. Pierres bien jointes... Charme-le. Joue-lui de la flûte comme à un serpent. Asperge-le d'eau bénite comme un vampire... Tu l'as eu ? Il t'a encore filé entre les doigts, et sa peau en passant t'a râpé l'âme jusqu'à la corde... Le Temps !*

*« Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard ». Qu'il a dit, le poète\*. Trouille, trouille, j'ai une trouille horrible de mourir : alexandrin aussi. Moins beau. Résume mieux la situation. Davantage d'années derrière que devant. Peu racinien, mais vrai... Et si, malgré les doutes, Dieu est encore vivant, qui osera un jour lui montrer mon bilan ?... Bon, état du monde : immonde. Espérances : faibles. Eh ben !...*

*L'armoire est pleine de livres que tu n'as pas lus. Chambres fermées, tombes inviolées, touches de*

*piano jamais effleurées... Tu as manqué de temps. Craint les heures perdues, les chemins inutiles, les rencontres décevantes, les découvertes déplaisantes. Mais, en refermant l'armoire, tu te prends à penser que toi aussi on ne t'a peut-être jamais ouvert : le Grand Lecteur ne peut pas tout voir, n'est sensible qu'aux dos rutilants, aux couvertures chatoyantes, aux papiers chic dont les pages tournent toutes seules. Ou plus simplement : ces livres auxquels tu n'as pas donné vie, est-ce toi-même que tu n'as pas lu ?*

*Rien n'est plus « étant » qu'un étang ! La mer bouge, l'océan n'en finit pas, même le lac peut avoir des mouvements. Mais l'étang reste plan, plan-plan. Ce n'est qu'une flaque, un miroir. On ne voit pas ses pensées dans la psyché. Quelques canards jouent à l'art conceptuel, font des sillages temporaires. Les temps passent pour l'étang dont la permanence est, à première vue, sagesse. Infirmité ? Je goûte la paix près de l'étang ; le temps décrire ces inepties... Le soir tombe. L'étang demeure. Je n'ai plus le temps.*

*On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. A dit un vieux poète. J'y songeais en regardant les gouttes d'eau de la cascade. Impossible de reconnaître une tête dans cette foule. Une jolie fille est une jolie fille. Un troupeau de jolies filles est un troupeau. Encore les gouttes de la cascade furent-elles éclat, écho, écume. Avant la monotonie du lac. La léthargie de la rivière. Tu te croyais un destin ? On n'y voit goutte...*

*Pousser les jours devant soi, comme détritiss au caniveau. Sans but, sans haine, sans désir. En écoutant battre le vent derrière le mur. Des ombres passent sur la verrière. Echos fanés. Ici, la vie n'a plus de fil à suivre. Vies déroutées, vies importunes, vies emmurées : il en faut pour tout l'égout !*

.....

Mais, si l'on sait de temps en temps « prendre le temps », on s'aperçoit qu'il y a de jolies choses aussi autour de soi. D'étonnantes, comme le jour, la nuit, le matin, le soir. Les prés, les champs, les jardins, et la grande prairie du ciel...

**(Roulement de tambour – ou de violon)**  
**Cinquième chapitre : Quelques jolis moments**

*Le jour filtre à travers les volets. C'est miracle que si peu de clarté fasse tant de lumière. Aube blonde où la vie est au repos, contingente. Le jour passe à travers les paupières. Le cœur bat dans chaque mur, indépendant. Bonheur du corps qui existe sans frontière, douceur d'un monde indivisé. Le temps se hume et se respire, mes trois oreilles voient l'odeur d'été d'un bouton d'or.*

*L'air bleu s'élançe dans l'embrasure, comme un filet d'eau entre deux pierres. Tranche d'air frais entre deux couches d'air opaque, le sang monte au visage. Dans ce petit matin, le paysage est-il vraiment plus clair, la résolution plus affirmée ? On repère des confins qu'hier on ne remarquait pas. Marchons...*

*Matin. Il y a surtout des promeneurs de chiens. Le lac dort encore. Il a remonté une petite brume sur ses oreilles, les aubes sont traîtresses en cette saison. La forêt s'éveille. Les oiseaux chantent. S'ils veulent se faire entendre avant le brouhaha des hommes, ils doivent commencer tôt. Idem pour les chiens. Odeurs fraîches. Agréable d'uriner où on en a envie... On dirait les coulisses d'un théâtre avant le spectacle, le décor avant la représentation. On peut préférer ça à la pièce elle-même.*

*Je célèbre un petit soleil d'hiver. Un de ceux qui n'ont pas eu la chance de naître dans un ciel propre, a dû batailler contre les nuages et les pouvoirs en place. Insoucieux des offenses du passé, il réchauffe le coin de clairière où je passe. Mieux qu'à l'église, j'y ressens une élévation de l'âme – et du niveau de température. Passe un avion, mon instant de joie sera complet !*

*Mes avions se sont donné rendez-vous ce matin. Ceux que j'aime : les tout petits, les très hauts, les tout blancs. Ils traînent leur sillage comme l'épée des anges chevaliers. Ont fait pour moi un joli dessin auquel même Euclide n'aurait pas songé. Une aube proprette. Plus tard, ce fut...la matinée.*

*Le bain du matin, qui ne lave pourtant de pas grand-chose, est un délicieux péché. Personne sur le lac, on fait l'amour avec l'eau, on retrouve des liquides amniotiques, peu importe. Bien sûr, il faut être nu, corps*

*offert, originel – quoiqu’un tel dénuement ne s’obtienne pas sans avoir (ne serait-ce que l’essence du trajet) financièrement coûté. On reste près du bord – le lac comme le ciel n’a aucun instinct de secouriste... Mais la journée peut commencer. On oublie, oublie... Instant inespéré.*

*Anesthésie. Du grec « aïsthésis » (faculté de percevoir par les sens), combiné à l’ «alpha » privatif et au « nu » euphonique : moment où l’on ne se rend plus compte des douleurs. Ce petit matin de printemps est une forme d’anesthésie. On ne constate même pas qu’il fait encore frais pour la saison. On oublie ce qui attend. Le ruisseau coule, le vent a fait ses valises, le ciel est un firmament. Ne manque qu’une Belle au bois dormant !*

*Tous les matins, mon oiseau chante. (Aucun sous-entendu grivois, il s’agit d’un réel oiseau dans un vrai arbre.) Je n’arrive pas à le voir, je ne sais même pas si c’est le même chaque matin. Qui est-il ? Que dit-il ? Chante-t-il pour le jour qui vient ? Tous les matins, dans l’arbre devant la fenêtre de ma chambre, un oiseau chante. Ami inconnu, merci.*

*C’est parce que l’oiseau est invisible que son chant est beau. Totalement vain de vouloir savoir quoi et pourquoi l’oiseau chante. Est-il content, mécontent, veut-il plaire à une oiselle ou chanter plus fort que les copains ? Il y a plusieurs oiseaux dans la forêt. Sans chef d’orchestre, sans partition. Ce qui est idéal. On peut même dire que ce sont les feuillages qui chantent, puisque*

*si l'on ne savait pas qu'il y a des oiseaux, le son viendrait des feuilles. Aujourd'hui donc, dimanche 23 mai, les arbres sont chanteurs, ce qui est enchanteur.*

*On dit « ma vie », « mon chien », « ma voiture », « mon métier » -- voire : « mon train » et « mes voyages ». On ne dit pas : « mon ciel » (ni « mon océan »). C'est pour ça que je l'aime, car il est à tous -- ou plutôt à personne. Même par la vitre dans la pièce (ma fenêtre dans ma chambre), ce n'est pas « mon ciel » que je vois. Seulement l'espoir d'un plus grand, qui tournera du gris au bleu et louera une loggia au soleil. Ca, « ma » raison de vivre ce matin.*

*Rien n'est plus doux qu'un matin de printemps, quand l'aube est un linge frais sur le visage, un habit neuf. Que le but soit incertain, l'après-midi avortée important peu. Demain sera une autre chance, un autre lieu. Rien n'est plus doux que de renaître.*

*Besoin de vous, liserons, noisetiers, mûres mieux gardées que demoiselles au premier bal.*

*Besoin de vous, prés, champs, épis de blé, petites lumières du vallon.*

*Besoin de vous, moutons, chevaux, fermes dans le lointain, lointains paisibles, horizons accessibles.*

*Besoin de vous, soirs transparents, ciels plus fragiles que voix de cantatrices.*

*Même si je n'ai pas grand-chose à vous offrir : la douleur et la joie de passer à vos côtés.*

*Il y a tant de jolies choses dans le ciel que j'ai longtemps cru être sauvé rien qu'en levant la tête : la ronde des oiseaux, la caravane des nuages, le carré d'azur entre deux immeubles, le salut des avions... Bien sûr, le ciel sur la plaine ou le ciel par la vitre ont ma préférence : infini, espérance. Cela dit, mésanges, ne m'y emportez pas trop tôt : j'ai toujours craint de voir les rêves de trop près !*

*Le soleil va finir. Ce ciel qu'on crut transparent va tourner à l'ombre, à l'invisible. C'est la vie usée par les heures, les attentes. Trop d'encre maintenant, et l'on perd la face et la douceur du lavis. Seul le bord du lac est tiède encore des soleils perdus...*

*Le soir me surprend encore par sa douceur, son air de tendre indulgence. L'orage qui doit venir, dit-on, n'a massé aucune troupe à l'horizon. A l'horizon visible du jardin. C'est donc une soirée sans vent, sans intrus, sans fraîcheur discourtoise, sans moustiques ni même moucherons. Le monde paraît aussi bien taillé que la pelouse. J'y goûte une absence de faute délicieuse. Une absence de temps que, de savourer, je prends le temps.*

*Une de ces petites soirées que j'ai tant aimées : été finissant, vent retiré, oiseaux passant. Il pleut demain. Ou pire... Rien ce soir n'est écrit dans le ciel. La nuit s'avance comme une fiancée voluptueuse. C'est elle qui m'ôte le stylo et me fait goûter à sa peau parfumée.*

*Je prends frais ce soir avec mon petit chevalet à poème (le « chevalet » est installé face au ciel, vous l'avez deviné). C'est une heure grise et molle qui ne sait pas si elle doit pleuvoir, pleurer, se plaindre. La ville est en silence, sans moteur, sans sirène. Les gens dînent – ou déjà dorment. Je peins cette absence que je sais lourde de tant de choses (ne serait-ce que de demain). Nuages indécis. Calme. Le calme est ce qui existe entre deux tempêtes.*

*Quand la nuit était douce, je pissais dehors. Satisfaction autant spirituelle que physiologique. Que les étoiles n'aient pas de prostate ne me rendait pas envieux. Pascalien convaincu, la certitude de ma nullité me comblait. Presque. Sans doute l'amour d'une femme ou l'amour de Dieu m'eussent-ils donné plus de félicité, mais c'était pour une fois un ersatz à peu près présentable...*

*Il neige cette nuit et nul ne détruira la forme parfaite du paysage. Hommes clos dans leurs maisons, enfants veillant derrière la vitre : seuls les yeux sont importants, oreilles et bouches refermées. Une clarté douce envahit la chambre, comme une main caressante. Et l'on s'endort sans rêve ni crainte, puisqu'il neige dans le sommeil.*

*La nuit nous a enfermés, comme des enfants punis au fond d'un placard. Des petites lueurs bleues qui*

*s'accrochaient à l'horizon, il n'est plus rien resté. Elles ont glissé de l'autre côté du monde, en une chute lisse et longue, sans pardon... Nous ne pensions pas chercher si tôt en nous la lumière. Eblouir quelques regards, recevoir des signes d'amitié étaient notre espérance... La forêt lâche sur nous ses doutes fauves. Si loin de moi, ton cœur est une bête étrange. N'importe quel oiseau peut nous déchirer. Le sang se perdra dans la nuit... Où retrouver la veilleuse bleue de l'enfance et la maison aux volets illuminés disant : la nuit n'est qu'un buisson à traverser ?*

*J'aimais les soirs où le ciel se découvrait tout à coup, devenait immense et lumineux comme un champ de fleurs, une prairie d'herbe tendre. Il avait plu tout le jour, pendant des heures on avait respiré l'haleine fétide du brouillard, du borné, de l'opaque, et soudain le mur s'abattait, l'espace nous était rendu. Bien sûr, c'était trop tard. On pouvait seulement rêver de beaux lendemains. Parfois, cette clarté se prolongeait au cours de la nuit, la rendant scintillante et paisible. A quel moment le désespoir prenait-il place ? Un soir où je me privai de sommeil pour savoir, je ne me rendis compte d'aucune transformation. Au lever du jour, l'averse était là, la brume, l'interdit. Et je n'attendis plus en ces lieux la promesse des matins, mais l'illusion des crépuscules.*

.....

Bref, la terre pourrait être vivable s'il n'y avait pas... les hommes. Les êtres humains, les « autres » dont je parlais tout à l'heure. Mais, « les autres », c'est en soi d'abord qu'on doit les sentir, c'est en soi que l'on doit ressentir toute la puanteur de la condition humaine

**(Roulement de tambour – ou de violon)**  
**Sixième chapitre : La lâcheté humaine**

*Le fond de l'air est frais. Le fond de l'air effraie. La journée lumineuse est un masque. Ne jamais passer derrière les yeux. On serait saisi des froids. Qui règnent. Attendre les pluies tièdes, les pensées boueuses. Ou regarder le monde derrière sa vitre ?*

*Qui as-tu regardé autour de toi ? Regardé, regardé vraiment ? Qui as-tu rendu heureux ? Heureux vraiment ? Par quel vent fus-tu bousculé ? Par quelle tempête emporté ? Les années ont passé comme des heures. Et, dans le sac où tu n'as pas puisé, peut-être n'est-il plus rien à donner ?... Allons, battre sa coulpe n'est pas excuse. Méfie-toi de tes phrases. Toi qui sais si bien faire croire qu'on peut aimer les hommes sans sortir de sa chambre.*

*Aujourd'hui, tu as des certitudes : tu n'écriras pas « Guerre et paix » -- et tes petites illuminations n'éclaireront sans doute pas grand monde... Tu ne feras jamais le Tour de France. Tu ne coucheras pas avec Miss Monde – ni avec Nicole Fildoux, sur qui, pourtant, même le train !... Tu ne reviendras pas en arrière comme le magnétoscope jusqu'à ton biberon... Tu auras eu un brelan de sept dans la main – t'aurais pu avoir moins ! En fait, étais-tu un homme que tu aurais aimé rencontrer ?*

*Il fait jour, clair et bleu.  
Il suffit de fermer les yeux.  
Il fait une heure qui ne reviendra plus.  
Il suffit de fermer les yeux.  
Il fait un temps où ta vie a dormi.  
Il suffit de fermer les yeux.  
Il fait des cris, des larmes, des douleurs.  
Il suffit de fermer les yeux.  
Il fait sombre, sang et meurtre.  
Il a suffi de fermer les yeux.*

*A deux pas de ta maison, c'est la forêt. La nuit, les arbres ont de grands couteaux ; il y a des moustiques, des tarentules et des dragons ; des trahisons...*

*A deux pas de ta raison, c'est la folie. Ce soir, un Boeing est tombé dans ton jardin. On a mis le feu à des enfants...*

*Et même si tu dormais, tu as tout vu. Tu n'as rien dit.*

*Ce n'est pas parce que tu es au calme. Que la vie n'est pas bruyante ailleurs. Cruelle, invivable. Comme si tous les avions s'étaient posés. L'herbe éteint le son des pas... J'ouvre ma poitrine pour vérifier que mon coeur bat.*

*Tu as oublié les grands ciels noirs, les tempêtes, les blessures, les mauvais rêves. Au-dessus de*

*toi n'est qu'un firmament tiré à quatre épingles, sans pli, sans tache, sans douleur. Aucun désespoir ne pourrait venir des sons calmes de la ruelle, les nuages s'épuiseraient à franchir le bouquet d'arbres, un planeur n'a jamais porté de bombe, cette fumée ne provient que d'une cigarette en volutes éphémères. Aujourd'hui, pas la moindre crainte n'est permise... Mais tu fermes les yeux, et c'est la nuit qui recommence.*

*Dis que la neige est tombée. Que seules les branches des arbres apparaissent encore. Qu'il n'y a plus de limite entre terre et ciel – plus d'horizon d'où pourraient venir les oiseaux... Dis qu'il fait doux et froid – sombre et clair. Que nous allons dormir – et oublier la peine et l'espérance.*

.....

Une lucarne quand même dans ce cachot : les intermédiaires qui ont servi à dresser l'acte d'accusation : les mots. Le philosophe Hegel dit, je crois, qu'Adam, pour s'approprier les choses, leur donna un nom. Les mots sauvent-ils des maux ? De fait, si l'on arrive à un mettre un nom exact sur sa maladie, on se sent déjà mieux. Les mots pourraient-ils être des placebo ?

### **(Roulement de tambour –ou de violon) Septième chapitre : les mots**

*Nourriture pourriture, bucolique botulique, habitude hébétude, marquis maquis, loué floué, possible passible, épique étique, décision dérision, désert désert, auteur fauteur, insigne indigne, pilote ilote, escadrille espadrille, prisé brisé, verni terni, épanoui évanoui, rêve*

*crève, échéance déchéance, sollicitude solitude ... Il suffit de si peu.*

*« Andimolles, ange à cheval, baisers de jeune fille, bonjour mon oncle, bonnet de dame Jehanne, bouillon des quatre bêtes, cagaroulette, cantemerlou, caribandala, catalambroche, chapeau de Monseigneur Cortois de Quincey, claquebitou, coco-fesses, confiture de vieux garçon, cul-de-singe, duxelles, épougnotte, escriblette, flocon de neige, frivolités de la Villette »...*

*Aimerait-on tout cela ? Qu'importe ! Les mots suffisent, comme les photos sur les livres de cuisine. Vouloir imiter le chef illustrateur risque de ne conduire... qu'à la réalité ! Le meilleur du festin est-il la lecture du menu ? Le plus doux de l'amour le cognement à la porte de l'aimée ? Ce soir, en réchauffant votre rata, répétez:*

*« gangône, gaperon, gris de Lille, jimboura, jouanette, longesolles, méchattes, miquelins, mirlouzets, nœuds d'amour, nombrils de moine, oreiller de la Belle Aurore, pâtissous, poupelains, puits d'amour, rogodon, sciappa-denti, soupe du Jeudi Saint, toque du président Adolphe Clerc, vallée d'Angoulême, vin de bleuet, vêtes, zikiro, z'ozio »...*

*Les hommes aiment laisser leurs traces sur la terre, comme les chiens sur le réverbère du chien précédent. Edifices, monuments, statues : pas un centimètre de sol qui n'en soit souillé ! Heureusement, ils les renversent de temps à autre, tels des joueurs de quille pris de boisson. Et ces « je t'aime » sur les murs, ces films, ces tableaux. Ces grands chefs-d'œuvre à l'étal du libraire, plus grouillants qu'asticots sur une parcelle de*

*charogne. Sales bêtes, vous ne méritez pas le bonheur qu'on vous donne : ce beau ciel bleu, ce grand soleil ! Brûle tout, Phébus, que fonde ce fatras encore plus vite. Laisse-moi le temps avant de pisser sur un ou deux poètes...*

*Il parlait avec elle en se croyant déjà au lit. Lui proposer un petit four était toucher ses seins : évoquer des opinions communes : mettre la main sur son sexe ; rire en même temps : extase partagée. Certains soirs d'été ont de ces illusions qui rassurent. Quand elle est partie, il n'a pas songé à la retenir... Les mots, ça peut tout remplacer !*

*Je parle de vous, frères avions, oiseaux, nuages. Qui m'êtes aussi lointains que la plupart des êtres sur la terre (et je conçois mon inexistence à votre indifférence).*

*Je parle de vous pour parler d'autre chose : de la nuit qui vient et qui me fait si peur. Des âmes qui sont perdues et flottent sans matin.*

*Je parle de vous, frères lointains, avec ces mots, bouteilles à la mer. A la première vague, ils perdront foi...*

*Après tant d'années, écrire encore des poèmes ! Seigneur, quelque chose n'a pas dû fonctionner correctement dans mon cerveau ! Qu'est-ce qui te manque ? Tant de choses, qu'en dresser la liste par avance m'apitoie ! Même ce monde injuste et fou ne me rend pas heureux. – Est-ce une raison pour noircir tout ce*

*papier ? Solliciter un éditeur ? Importuner deux, trois lecteurs ? Ce monde, qu'as-tu fait pour le changer ?*

*Tous ces mots pour conjurer. Quoi ?  
« Mort » ne mord pas... Gris le ciel ce soir au-dessus de moi, gris-gris ces phrases qui n'empêcheront pas le soleil de dormir. Et tu continues tes écritures, des prières qui n'ont jamais sauvé personne.*

*Les mots, pourtant, tu n'as plus qu'eux...*

.....

Bon, on ne va pas se laisser aller au désespoir. Y a-t-il un sens à tout cela ? Dieu ? La Révolution ? Ou, comme disait Macbeth, la vie n'est-elle qu' « une histoire racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien. » ?

**(Roulement de tambour – ou de violon)  
Huitième et dernier chapitre : Dieu ? Ou bien ?**

*Seigneur, je sais bien que vous avez les deux mains prises, mais j'aimerais que vous me tendiez la main. Juste un geste, un signe, un clin d'œil. Vous avez accompli des tas de miracles pour des tas de gens qui ne valaient pas mieux que moi. Et depuis vous restez là, statufié dans votre douleur. Je n'ai pas la force d'aimer dans le noir, n'ai jamais eu le courage des premières tentatives : peur des refus, des rebuffades, des ridicules. On les regrette ensuite, ces occasions perdues... Allez, un coup de téléphone, une lettre, un mail ! Pour répondre à la question : est-ce que ça vaut la peine de croire en Vous ?*

*Seigneur, que faites-vous ici ? Vous êtes vieux, vous êtes sale, vous n'êtes plus qu'une gêne sur le chemin. Votre sang a séché, Seigneur, il est tout noir sur votre cœur. Imaginez-vous cela ? Pire que les clous, que la trahison : la rouille, le salpêtre – le temps... Le socle de votre croix ne tient plus. Vous allez tomber, la Face contre terre, pareil à la grenouille sur la table de dissection... Certains prétendent qu'on va vous restaurer, vous mettre un toit. Est-ce vivre, Seigneur, que d'exister pour les historiens, les touristes, les amateurs d'antiquités ? C'est votre faute : pourquoi n'avoir pas poussé un cri quand ces deux gamins se sont noyés l'autre jour en contrebas de votre calvaire ? Mais vous n'êtes pas les pompiers, Seigneur, ni la Croix-Rouge, ni un courtier en assurances. Laissez-moi une fois pour toutes vous descendre de là-haut et vous coucher dans la combe d'à-côté. Je pleurerai toutes les larmes de mon corps pour n'avoir pas su vivre et pas su vous aimer.*

*Tu n'es qu'une goutte d'eau dans l'océan, un grain de sable sur la dune, une tête d'épingle dans la foule. Dieu t'a oublié, crois-tu, et tu ne seras jamais le bateau sur la mer, l'alpiniste au sommet, le dictateur sur son balcon. Tu te perds, tu te hais... Ne meurs pas sans avoir su que l'océan est fait de gouttes, la dune de grains de sable, et que ton visage parmi d'autres pouvait changer la face du tyran.*

*Comme tous ceux qui tournent autour de cette pauvre fille appelée « poésie », je n'ai jamais cherché à savoir qui elle était. Je l'ai haïe, dénigrée, vilipendée : elle m'a fait honte avec sa robe de quatre*

*sous qui n'attire que les chiens. De plus chatoyantes compagnes j'ai rêvé. Mais toujours elle fut là au bord du chemin avec sa gourde pour la soif et la fièvre, son chapelet de clés dont certaines, paraît-il, ouvriraient les portes des prisons. Et il m'en a fallu des doutes et des détours pour m'apercevoir qu'au bout de la route elle était la plus belle, dénudée, et la seule que j'ai aimée.*

*Retiens cet instant où tu entends un petit bruit dans le bois : travailleur forestier plutôt qu'animal ou oiseau.*

*Retiens ce moment où passe un train sur la voie là-bas : « Accès interdit à toute personne étrangère au service » dit la pancarte.*

*Retiens ces minutes où le ciel installe ses nuages plus pour décoration que pour menace.*

*Retiens la date, l'heure : mercredi 16 mai 2012, 12h 45.*

*Voilà. Tu es vivant.*